

LA CRITIQUE EST-ELLE INDIGNE DE LA SOCIOLOGIE ?

Fabien Granjon

Presses Universitaires de France | « [Sociologie](#) »

2012/1 Vol. 3 | pages 75 à 86

ISSN 2108-8845

ISBN 9782130594055

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-sociologie-2012-1-page-75.htm>

Pour citer cet article :

Fabien Granjon, « La critique est-elle indigne de la sociologie ? », *Sociologie* 2012/1
(Vol. 3), p. 75-86.

DOI 10.3917/socio.031.0075

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La critique est-elle indigne de la sociologie ?

Is the critical approach unworthy of sociology?

par Fabien Granjon*

R É S U M É

L'approche critique n'a pas toujours bonne presse et les lieux du culte sociologique se prêtent parfois à son encontre au jeu des anathèmes et des excommunications. Ce qui la rend la plus dérangeante, c'est certainement son inscription dans une culture du dévoilement, de la résistance et du changement social. Cette solidarité de principe avec le progrès social entendu comme une lutte contre les dominations visant l'émancipation se couple par ailleurs à d'autres formes d'exigence, notamment celle de démystifier le principe de *neutralité axiologique*. La nécessité de la critique se fonde également sur un principe empirico-théorique tenant le chercheur à égale distance des affres de l'empirisme sans concept et du théoricisme qui fait l'économie de l'administration de la preuve. C'est aussi celle du refus de l'hyperspécialisation et de la lutte contre la dispersion des sciences sociales et humaines. L'ambition de cet article n'est pas d'établir un catalogue systématique des nécessités et des vertus de la critique, mais d'en discuter quelques-uns de ses aspects parmi les plus importants, et notamment ceux envisagés par certains chercheurs comme susceptibles de justifier la proscription de la critique du champ des sciences sociales. Par-delà le *picaresque académique*, les liturgies et le *gai savoir* qui accompagnent les pathologies sociales de l'*Homo academicus* aux prises avec la démarche critique, nous souhaiterions ainsi revenir sur ses principaux attendus et en défendre l'heuristique à la fois scientifique et sociale. Emmanuel Renault et Danny Trom ont accepté, l'un et l'autre, notre invitation à commenter cet article. Nous présentons leur contribution respective à la suite.

A B S T R A C T

The critical approach does not always meet with a positive response, and on occasion the shrines of sociology yield to addressing it through the game of anathemas and excommunications. What makes this approach especially irritating is definitely its embeddedness in a culture of unmasking, of resistance and of social change. Its principled solidarity with social progress, conceived as a struggle against forms of domination that aims for emancipation, is, moreover, linked to other requirements, especially that of demystifying the principle of axiological neutrality. The necessity of critique is, likewise, based on an empirical-theoretical principle which keeps the researcher equidistant from the coils of concept-free empiricism and from theoreticism, which shortcuts the business of collecting evidence. This approach also rejects hyperspecialization and struggles against the fragmentation of the social and human sciences. This article does not aim to set up a systematic catalog of the necessities and virtues of the critical approach, but to discuss some of its most important aspects, in particular those envisaged by certain researchers as potentially legitimating a ban on critique in the field of social sciences. Bypassing the academic picaresque, the liturgies and the « gay science », which accompany the social pathologies of the Homo academicus when grappling with the critical approach, we would thus like to return to its key principles and defend its search for a knowledge which is simultaneously scientific and socially relevant. Emmanuel Renault and Danny Trom both accepted our invitation to comment this article. Their contribution will follow Fabien Granjon's article.

MOTS-CLÉS : critique, domination, réflexivité, neutralité axiologique, politique

KEYWORDS: critique, domination, reflexivity, axiological neutrality, politics

* Sociologue. Professeur au sein du département *Culture & Communication*
Centre d'études sur les médias, les technologies et l'internationalisation (CEMTI) – Université Paris-VIII – 2, rue de la Liberté, 93526 Saint-Denis Cedex.
fabien.granjon@univ-paris8.fr

L'approche critique n'a pas toujours bonne presse et les lieux du culte sociologique se prêtent à son encontre, parfois avec un plaisir non dissimulé, au jeu des anathèmes et des excommunications. Ce qui la rend plus particulièrement dérangeante, c'est sans doute qu'elle fait sienne la nécessité d'un travail du négatif, engagé et dénonciateur, qui l'inscrit dans une culture du dévoilement, de la résistance et du changement social à des fins émancipatoires. Cette solidarité de principe avec le progrès social entendu comme une lutte contre les diverses formes de domination se couple par ailleurs à d'autres formes d'exigence. En premier lieu, à celle d'une double réflexivité. La critique est une première fois réflexive en ce qu'elle introduit dans sa conceptualisation la dénonciation des formes de domination qui s'exercent sur les sujets, mais aussi éventuellement, les formes de critiques ordinaires que ces derniers peuvent en faire. Attentive à la dimension symbolique et subjective de la domination, mais aussi du fait scientifique, l'approche critique s'interroge également sur la manière dont elle choisit ses objets et dont elle met en ordre les faits qu'elle étudie. Elle s'efforce ainsi d'expliquer la façon dont le chercheur « se fait des idées », la manière dont il choisit ses objectifs de recherche, s'interroge sur « les raisons pour lesquelles il pense précisément cela et non autre chose, pour lesquelles il s'occupe avec passion de telle chose et non de telle autre » (Horkheimer, 2009, p. 329). Dans cette perspective, Perry Anderson (1976) a très bien montré combien, à partir des années 1960, les conditions de production des marxistes occidentaux, davantage détachés du champ politique et plus impliqués dans le champ académique que leurs prédécesseurs, avaient infléchi leurs théorisations.

La critique tend ainsi à démystifier le principe de *neutralité axiologique*. Car celui-ci oppose artificiellement *scholarship* et *commitment* et présente tous les atours d'une idéologie professionnelle qui serait celle de chercheurs qui se pensent « sans attaches ni racines ». La nécessité de la critique est également celle d'un « matérialisme scientifique » fondé sur un principe empirico-théorique qui tient le chercheur à égale distance des affres de l'empirisme sans concept et du théoricisme faisant l'économie de l'administration de la preuve. C'est aussi celle du refus de l'hyperspécialisation et de la lutte contre la dispersion des sciences sociales et humaines afin de se donner toutes les armes possibles pour comprendre des faits sociaux particulièrement problématiques. L'ambition de cet article n'est pas d'établir un catalogue systématique des nécessités et des vertus de la critique, et encore moins de prôner que toute démarche sociologique autre que « critique » ou revendiquée comme telle, serait

illégitime. Il s'agit plutôt d'en discuter quelques-uns des aspects parmi les plus importants et notamment ceux qui, jugés problématiques, sont envisagés par certains chercheurs comme susceptibles de justifier la proscription de la critique du champ des sciences sociales. Par-delà le *picaresque académique*, les liturgies et le *gai savoir* qui accompagnent les pathologies sociales de l'*Homo academicus* aux prises avec la démarche critique, nous souhaiterions ainsi revenir sur ses principaux attendus et en défendre l'heuristique à la fois scientifique et sociale.

Critique de la critique

Il serait tentant de procéder à l'examen des approches critiques en reprenant l'inventaire des saillies dirigées contre elles et les définir ainsi en positif et en contrepoint des accusations qui leur sont portées. Nous ne nous livrerons pas à cet exercice qui nous conduirait à établir un *compendium* à charge des sociologues les plus « anticritiques » de la *théorie traditionnelle*. Permettons-nous toutefois de livrer au lecteur quelques exemples de ces afféteries créditant la pensée critique de diverses perversions. Celle-ci peut par exemple être envisagée comme une vulgaire plaisanterie épistémologique à vocation hégémonique, à l'instar de la description proposée récemment par Nathalie Heinich dans son *Bêtisier du sociologue* où, commençant par affirmer que la critique est le « fonds de commerce de l'extrême droite comme de l'extrême gauche », elle ajoute qu'elle est également :

« la denrée dont on risque le moins de manquer : on en trouve à tous les coins de rue, dans les journaux, au bistrot, autour de la machine à café, à la pause-cigarette, sur Internet, dans le courrier du matin et dans celui du soir – d'y échapper il n'y a plus d'espoir. [...] Mais c'est peu dire, poursuit-elle, que nombre de mes collègues sociologues ne partagent pas mon point de vue, qui semblent considérer la posture de l'intellectuel engagé comme un idéal obligé, alors qu'elle a si souvent fait la preuve de tout ce qu'elle peut charrier comme erreurs, intolérances, imprécisions, manipulations, indifférences à la réalité, aux autres et aux ambivalences dans lesquelles nous sommes tous » (Heinich, 2009, p. 102-103).

La critique serait donc une sorte de profanation, elle rendrait vulgaire une activité intellectuelle qu'elle transformerait en un « sport de chambre », rendrait aveugle, désacraliserait le savoir sociologique et surtout, crime de lèse-majesté, radicaliserait le savoir comme les individus. *In fine*, se donnant tous les atours de la nécessité, elle fragiliserait une social-démocratie qui devrait idéalement s'appuyer sur l'expertise sociologique, économique, etc.

Invitée sur France Culture dans l'émission « Répliques » d'Alain Finkielkraut (le 14 novembre 2009) afin de débattre avec Luc Boltanski de son ouvrage *De la critique* (2009), la sociologue de l'art accusera ce dernier de trahison de ses propres idéaux scientifiques. Le fait de dévoiler les ressorts de la domination, les rendre intelligibles, mais aussi irrecevables, c'est-à-dire dénoncer un certain ordre social pour s'en émanciper, constitue sans doute un infléchissement notoire de la sociologie pragmatique de la critique pratiquée ces dernières années par Boltanski. Mais pour Heinich, ce changement se mue en déloyauté en ce qu'il semble impliquer un rapprochement avec la sociologie de la domination de Pierre Bourdieu qui fit sienne l'idée d'une critique d'inspiration durkheimienne ayant quelque peu tendance à faire de la sociologie le sujet de l'histoire en lieu et place d'autres acteurs de la critique sociale, position dont Boltanski s'était vigoureusement éloigné. Dans un entretien publié dans *Le Monde* du 24 janvier 2002, celui-ci affirmait à l'époque :

« C'est difficile d'avoir un jugement définitif pour ou contre Bourdieu dans la mesure où son œuvre est en partie de la tradition revisitée. Au-delà du relief personnel, il a effectué un travail de synthèse et de transmission de la tradition sociologique. Pour être juste, il faut absolument distinguer une œuvre importante et discutable, dans le bon sens du terme, de l'espèce d'agit-prop des dernières années entretenue par un groupe de suiveurs dogmatiques. Comme pour le lacanisme, il y avait autour de lui, une espèce de petit groupe de suiveurs autoproclamés fonctionnant comme une secte politique et se servant de cette appartenance comme un coup de pouce. »

L'infidélité supposée dont Heinich taxe Boltanski tient au fait que la sociologie serait *de facto* inconciliable avec la « passion politique » et une quelconque forme d'engagement au principe duquel se trouverait la nécessité de la critique. Son indexation à une forme de normativité la ferait se départir de la nécessité de la *neutralité axiologique* et ferait alors du sociologue « engagé » un prophète et/ou un démagogue tout juste bon, nous dit Heinich, à faire de la « politique de campus ».

Pour Bruno Latour, qui, quand il évoque la sociologie critique, se fait plus caricaturiste que sociologue, celle-ci se définit par trois caractéristiques :

« a) elle ne se contente pas de limiter l'enquête à la dimension sociale des phénomènes, comme les sociologues ordinaires [*i.e.* le *vulgum pecus sociologicus*], mais elle va jusqu'à *remplacer* l'objet étudié par un autre *constitué* de relations sociales ; b) elle affirme que cette substitution est insupportable aux yeux des acteurs sociaux, qui ont *besoin* de vivre dans l'illusion qu'il y a là quelque chose d'"autre" que du social [*i.e.* un associationnisme multiforme d'humains et de non-humains] ; enfin c) elle considère que les objections horrifiées des

acteurs à l'explication sociale de leur action constituent la meilleure preuve de la *justesse* de ces explications » (Latour, 2006, p. 18).

Selon l'*associologie* latourienne, la sociologie critique inverse-rait en fait l'ordre de l'explication, c'est-à-dire croirait encore à l'existence de la société et ferait des acteurs étudiés autant de victimes d'illusions : « À ce stade, précise Latour, il est impossible de distinguer la sociologie critique des théories du complot : étrange fusion du plus extrême scepticisme et de la plus extrême naïveté » (Latour, 2006, p. 72). À lire le respecté fondateur de la théorie de l'acteur-réseau, on s'attendrait à ce que, sur sa lancée, il fasse dire à la critique qu'il existe un *crypto Programme de conquête du monde* (fomenté par les capitalistes ou les néolibéraux), mais l'esprit farceur n'ira pas jusque-là, considérant sans doute que l'accusation de crédulité lancée depuis son magistère (mais en note de bas de page) est bien suffisante pour discréditer la sociologie critique qui ne serait qu'une forme sophistiquée de la bêtise.

Ailleurs encore, Bourdieu, « grand satrape » honni de la sociologie critique « à la française », sera convoqué sous la plume de Didier Lapeyronnie, lequel partage avec Latour cette vue de l'esprit d'une critique dont l'un des postulats serait l'existence d'un complot. Celui-ci organiserait la perception du monde, ainsi que les moyens de l'action, et le mandat de la critique serait d'en dévoiler les principes au *lector* de la sociologie. L'affaire est en fait un peu plus complexe. Pour Lapeyronnie, « la réflexivité comme condition d'une objectivité scientifique supérieure s'est combinée avec une affirmation politique radicale » conduisant au développement d'un *académisme radical* qui produit ou revendique (*i.e.* sans le produire) un savoir « critique et non substantif [qui] relève de la lecture et de l'interprétation des textes et non de la confrontation intellectuelle avec le monde social ». Soupçonnant « toute forme empirique de travail », cet académisme radical verserait dans le travers idéaliste. Les idées dirigeant le monde et la théorie déterminant la vie sociale, il tendrait à réduire la lutte sociale et la sociologie à la lutte idéologique. Bourdieu et ses épigones radicaux feraient donc de la sociologie « tête en bas » pour paraphraser ce que Karl Marx disait de la dialectique selon Hegel, ne s'apercevant pas de la nécessité de se départir de cette « dialectique inversée » qui aurait pour principe de faire de la sociologie l'origine de faits sociaux théoriciés et non l'une des conséquences de la confrontation empirique à ces faits. Leur théoricisme, d'après Lapeyronnie, poserait comme principe que l'individu « n'est jamais qu'un agent, le lieu où s'exprime ou bien travaille

la structure sociale ». En conséquence, il « n'existe[rait] pas d'écart à la norme où à la position. S'il existe une "condition", il n'existe certainement pas d'expérience » (Lapeyronnie, 2004, p. 622-623-628). La sociologie de l'expérience contre celle de la domination ? La théorie de l'*habitus* n'est pourtant pas ce monceau de déterminisme que l'on caricature à l'envi, fondée sur un holisme réducteur. Il n'est pas ici le lieu d'une discussion argumentée de la sociologie bourdieusienne quant au traitement qu'elle réserve au « singulier » dans ses rapports au « collectif », mais permettons-nous toutefois de souligner avec Philippe Corcuff (2003) que, chez Bourdieu, l'existence de classes de conditions d'existence et d'*habitus* de classe n'exclut pas la présence d'*habitus individuels* et donc rien n'indique « que tous les membres de la même classe (ou même deux d'entre eux) aient fait les mêmes expériences et dans le même ordre. [...] Le principe des différences entre les *habitus* individuels réside dans la singularité des trajectoires sociales, auxquelles correspondent des séries de déterminations chronologiquement ordonnées et irréductibles les unes aux autres » (Bourdieu, 1980, p. 100-101).

Au final, les bourdieusiens les plus radicaux seraient en quelque sorte des *idiots utiles*, maintenus dans une « fausse conscience » assurant la mise en acceptabilité et la reproduction des formes de domination propre au champ universitaire. L'académisme radical pourrait être alors vu comme la conséquence pratique du rapport imaginaire que ces chercheurs entretiennent à leurs conditions réelles d'exercice au sein de l'*alma mater* et à leurs conditions sociales d'existence. Ils seraient des précaires surdiplômés revendiquant une proximité avec les opprimés, des révolutionnaires bourgeois et élitistes, et qui plus est, de connivence avec certains *jet-setters* « anti-mondialistes » (e.g. Arundhati Roy) ou avec cette « association de "critique idéologique" » (*sic*) que serait ATTAC, briguant des postes au sein d'un monde universitaire conservateur qu'ils décrient pourtant. Bref, il existerait une *misère de position* dont la facture conduirait les sociologues critiques à épouser des logiques « puritaines », faites de soupçons, d'accusations, de sentences, de dénigrements, d'injures, de dénonciations et de condamnations morales dirigés contre des pairs-ennemis. Les « universitaires radicaux » fonderaient en quelque sorte un *comité de sûreté générale* organisant la *Grande Terreur* du champ sociologique et attiseraient une hostilité avérée contre la démocratie. Sur le plan politique, la critique (radicale), considérée ici comme typique des classes moyennes en voie de déclassement, permettrait :

« d'assécher en quelque sorte la base revendicative du monde populaire et de s'arroger le monopole de l'espace public et de la représentation. [...] [Car] le radicalisme joue un double rôle : il exprime très directement la mainmise des classes moyennes liées à l'État sur l'univers revendicatif et leur capacité de faire taire les plus faibles, d'affaiblir les défenses des classes populaires (l'universel n'est plus porté par le prolétariat, mais par la petite "noblesse d'État") ; il exprime l'absence d'acteur social fort, la surenchère idéologique venant composer la faiblesse de la contestation sociale tout en offrant l'absolution pour les logiques de mise à distance du monde "populaire" » (Lapeyronnie, 2004, p. 646-647).

Jacques Bouveresse (1999) a bien repéré cette tendance à considérer la critique comme un comportement policier et inquisitorial (du fait de la supputée existence d'un complot) donnant surtout des *raisons de haïr*. Quant au « radicalisme académique », allié objectif des classes moyennes, cherchant à universaliser leurs intérêts particuliers et à imposer leurs catégories normatives, qu'en penser ? Il s'agit là sans doute d'un succédané quelque peu revu et à peine corrigé des thèses qui étaient déjà présentes dans *Le Grand Refus* (Touraine *et alii*, 1996). Celles-ci contestaient aux grèves qui se sont déroulées en France, en novembre-décembre 1995, leur certification de « mouvement social » (un label rouge ?) par les « sociologues de l'action », et ce, bien qu'elles aient pourtant marqué le retour de la question sociale et ouvert un nouveau cycle de luttes conduisant, en France, au développement du mouvement altermondialiste. « Un mouvement social, nous dit Alain Touraine, est l'effort d'un acteur collectif pour s'emparer des "valeurs", des orientations culturelles d'une société en s'opposant à l'action d'un adversaire auquel le lien des relations de pouvoir » (Touraine, 1992, p. 277), rien de moins. Soit la conflictualité sociale est porteuse d'une alternative sociétale globale susceptible d'entrer directement dans le monde des « valeurs » au lieu de se « limiter au domaine de l'utilité » et/ou à ceux de la reproduction sociale, soit il ne s'agit pas d'un mouvement social. Cette approche n'a-t-elle d'autre perspective que celle d'annoncer la disparition du *social* et de saisir les luttes sociales selon d'autres catégories que celles de contradictions et de classes sociales (Aguiton & Bensaïd, 1997) ? Est-il si insupportable pour le sociologue de considérer la nécessité de l'indignation (rendre certaines réalités inacceptables) et celle d'un travail permettant de rendre les individus et leurs collectifs capables de peser un peu plus sur leur destin et d'avoir plutôt des *raisons d'agir* ? À l'évidence, les réponses à ces questions semblent poser quelques problèmes, surtout quand la réflexivité sociale et les éventuels effets positifs de la sociologie conduisent les individus à revendiquer autre chose

que des formes d'accompagnement typiques d'un *engineering social* rendant le monde seulement un peu plus vivable :

« La posture critique, nous dit-on encore, s'appuie sur de sournoises, mais toujours importantes prises de distance avec la réalité. Elle est sous l'emprise, bien plus qu'on ne le croit, d'éléments subjectifs, de réactions morales qui introduisent *une volonté de modification du réel* [c'est nous qui soulignons] [...]. À terme, il s'agit en effet de faire passer, sans garde-fous, une volonté pour une vérité [...]. Le mystère et la mystification de *toute* posture critique [c'est nous qui soulignons de nouveau], c'est qu'au moment même où elle est supposée décrire la réalité, elle est en fait en train de la recréer toujours, de l'inventer parfois. C'est pourquoi, lorsqu'on regarde de près, les postures critiques rendent rarement véritablement compte du monde. [...] La sociologie ne se confond jamais avec la posture critique, puisque ses exigences incontournables de vraisemblance et de rigueur l'en éloignent » (Martuccelli, 2002, p. 140-141-153).

Sournois, moralisateurs, obscurantistes, mystificateurs, truqueurs, etc., les « sociologues » critiques seraient donc des contrebandiers essayant de faire passer leurs invraisemblables versions des faits pour la réalité sociale. On pourrait presque, ici, retrouver, renversée, l'« utilisation esthétique de l'outrance » que repère Axel Honneth comme l'un des procédés rhétoriques centraux dans *La Dialectique de la raison : exagérer « jusqu'au déplaisant et au grotesque »* (Honneth, 2003, p. 72). Face à ces invectives, il s'agit sans doute d'abord de rappeler avec Erik Olin Wright et son programme d'*emancipatory social sciences* (2010) ou, plus près de nous, avec Boltanski, que la tâche de la sociologie peut être conçue comme une actualisation de la tradition des Lumières en ce qu'il s'agit de *rendre la réalité inacceptable*, « au moins sous la forme qui devient la sienne quand, en tant que réalité construite, solidaire d'un ordre social pré-existant, avec ses contradictions, ses opacités, ses asymétries, elle semble arraisonner le monde dans sa totalité comme pour le figer et le rendre semblable à une chose » (Boltanski, 2008, p. 178). Le diagnostic porté sur cet arraisonnement a parfois été tel qu'il a conduit à abandonner tout espoir de voir la raison s'incarner dans un progrès libérateur. Nonobstant ces embarquées catastrophistes passant de la critique *par* la raison à la critique *de* la raison (e.g. dans *La Dialectique de la raison*, 1974), l'approche critique a conservé sa vocation à étudier les dissymétries en termes de pouvoir, de domination, d'idéologie, d'illusion, de pathologies et d'injustice sociale traversant les dimensions variées du lien social. Elle a également su concourir à la relativisation du monde tel qu'il va, à fournir les armes de l'indignation et ainsi contribuer à la libération des potentiels de mobilisation. Particulièrement attentive aux avanies de la vie sociale et à ses pathologies, la théorie (philosophie, sociologie, psychologie,

etc.) se présente comme la dimension intellectuelle du processus d'émancipation : « Nous n'avons pas le moindre doute – et c'est là notre pétition de principe – que dans la société, la liberté est inséparable du penser éclairer » (Adorno & Horkheimer, 1974, p. 15). Elle se fait productrice de concepts critiques, c'est-à-dire descriptifs et évaluatifs, « capables à la fois de recueillir les expériences sociales négatives vécues par les agents et de désigner un champ ou un domaine de l'objectivité du monde social susceptibles d'être investis et étudiés avec les outils qui sont les leurs par les sciences sociales » (Fischbach, 2009, p. 142).

Réflexivité et neutralité axiologique

Si le travail scientifique des sciences sociales est potentiellement « solidaire d'un progrès » (Weber, 1971), on peut considérer que ce progrès n'est possible que comme conséquence d'une analyse critique de la société visant la mise en lumière des rapports de domination, d'aliénation, etc. et dont les résultats sont de ce fait susceptibles de fonder une action politique émancipatrice. La raison critique est d'abord un outil de dénaturalisation du monde tel qu'il va. Elle peut aussi devenir, à certaines conditions qui ne sont évidemment pas assurées par la simple exposition de connaissances, un moyen d'émancipation. Car comme le note Frédéric Vandenberghe :

« s'il fallait retenir l'essentiel d'une théorie critique de la société, on pourrait dire que celle-ci se caractérise par le fait qu'elle analyse les formes structurelles de domination du point de vue de l'émancipation. D'une part, elle exhibe l'existence aliénante des forces sociales réifiées qui échappent au contrôle des hommes et qui pèsent sur eux en limitant de façon systématique leurs marges d'action ; d'autre part, elle montre que ces forces sociales réifiées ne sont pas des forces naturelles, mais qu'elles sont le produit non intentionnel des actions des hommes et qu'elles peuvent donc être transformées par eux » (Vandenberghe, 1997, p. 106).

Ce positionnement entraîne quelques attendus qui ne sont pas des moindres, notamment celui de défendre l'idée selon laquelle il est souhaitable d'assumer une activité scientifique guidée par une morale pratique explicite entérinant néanmoins une double rupture épistémologique, tant avec les *prénotions* du chercheur qu'avec le *sens commun* des enquêtés. Ce serait à la fois le carburant nécessaire à tout travail intellectuel et en même temps un utile rempart aux tentatives non fondées de réappropriation des connaissances ainsi produites à des fins pratiques ne répondant pas au même cadrage éthique. Ce que la sociologie critique revendique, c'est une activité scientifique engagée qui n'opposerait pas

strictement la *raison pure* à la *raison pratique*, les *jugements de fait* et les *jugements de valeur*, l'*éthique de responsabilité* et l'*éthique de conviction*, le *savant* et le *politique*.

À cet égard, la sociologie critique fait sienne l'exigence d'une double réflexivité. Elle s'efforce d'abord d'exposer le *nomos* moral qui la fonde et à partir duquel elle entend conduire une critique effective de la société. Chez Marx et Engels, ces critères de la « vie bonne » permettant la réalisation de soi sont explicitement présentés dans le *Manifeste du Parti communiste* (1981) comme étant ceux d'une association où le libre développement de l'individu est la condition de possibilité du libre développement de tous ; chez Honneth, ils épousent ceux de la *reconnaissance* et se fondent sur l'existence de *pathologies sociales* empêchant l'accomplissement de soi. Il s'agit donc de décrire et d'expliquer, sans renoncer à évaluer en prenant comme point de vue « celui des dominés au sein de l'ordre social existant, c'est-à-dire le point de vue de ceux qui en portent la critique *en acte* et qui ont un intérêt d'ordre vital à sa transformation » (Fischbach, 2009, p. 82-83). Une démarche de distanciation n'est, en ce sens, aucunement synonyme d'une absence d'engagement.

La sociologie critique est par ailleurs, et d'une autre façon, réflexive. Elle estime en effet nécessaire de questionner « l'insertion de ses problématiques théoriques dans la structuration-destruction-restructuration des rapports sociaux, c'est-à-dire [entend] s'interroger sur ce qu'elles défendent par rapport aux enjeux des affrontements en cours dans la société » (Vincent, 2003, p. 39). En d'autres termes, la sociologie critique est à la fois *rétro-réflexive* et *prospectivo-réflexive* (Vandenbergh, 1998), c'est-à-dire une pensée dialectique qui interroge ses propres conditions de possibilité et d'application, considérant l'activité scientifique comme un processus immanent, participant d'un système social objectif historiquement situé : « La théorie critique se distingue de la théorie traditionnelle en ce qu'elle cesse de se concevoir comme un système théorique autonome et qu'elle prend conscience de son imbrication avec la vie sociale dont elle émerge. [...] [Elle] souligne [aussi] la nécessité pour le sociologue d'assumer consciemment les modalités de l'insertion sociale de son travail théorique » (Renault & Sintomer, 2003, p. 12-18).

Si, à l'instar de Didier Lapeyronnie, d'aucuns considèrent que le mouvement de réflexivité débouche pour l'essentiel sur des récits enchantés et apologétiques du « moi » le plus souvent

conduits sur un mode décadent de l'amour de soi (Lapeyronnie, 2004), la critique considère pour sa part que l'activité réflexive est au contraire une absolue nécessité et que l'abandon à la complaisance narcissique n'a aucun caractère de fatalité. Il ne s'agit évidemment pas pour le chercheur d'effectuer un retour complaisant sur ses propres expériences sans que cela n'ait d'effet heuristique pratique. Les récits révélant un sens grandiose de sa propre importance (la « conjuration des *ego* ») et mettant en scène de surestimés gestes épistémologiques ne méritent sans doute pas une heure de peine. La nécessité réflexive du chercheur en sciences sociales n'a pourtant rien à voir avec cet investissement libidinal du moi. Éloignée des formes autobiographiques et de l'expressivisme égotique qui ne savent s'affranchir des affres des récits conduits à la première personne, l'auto-analyse sociologique est avant tout une analyse scientifique dont le sens est parfaitement décrit par Norbert Elias dans *l'incipit de Qu'est-ce que la sociologie ?* : « Si l'on veut comprendre quel est l'objet de la sociologie, il faut être en mesure de prendre mentalement ses distances avec soi et de se percevoir comme un homme parmi d'autres. Car la sociologie s'occupe des problèmes d'une "société" à laquelle appartient quiconque réfléchit sur elle et l'étudie » (Elias, 1991, p. 7).

Il s'agit même d'une entreprise primordiale dont la vocation est d'objectiver, c'est-à-dire de passer au crible de l'analyse scientifique, les appétences, activités et trajectoires scientifiques individuelles en tant qu'elles sont des pratiques sociales. L'utilité de l'auto-socioanalyse en tant qu'*objectivation participante* tient au fait qu'elle permet de mettre au jour, pour partie, le point de vue à partir duquel le travail d'objectivation du chercheur prend forme. Car « nos choix en apparence les plus personnels, les plus intimes et, par là, les plus chers, celui de notre discipline, de nos sujets de prédilection [...], de nos orientations théoriques et méthodologiques trouvent [en fait] leur principe dans des dispositions socialement constituées où s'expriment encore, sous une forme plus ou moins transfigurée, des propriétés banalement sociales, tristement impersonnelles » (Bourdieu, 2003, p. 46). La réflexivité est d'abord une vigilance épistémologique ayant notamment pour vocation d'assurer la conquête des faits scientifiques sur les modes de pensée communs socialement fondés et encouragés. Travail critique, elle traque les éléments de *doxa* (notamment de langage) susceptibles de s'interposer entre le chercheur et le monde social, mais elle doit aussi s'exercer pour le propre compte du chercheur, sur l'*opus operatum*. Elle doit lui permettre d'objectiver ses propres positions sociales et professionnelles ainsi que la

nature de sa *libido sciendi* : « Ce qu'il s'agit de maîtriser, c'est le rapport subjectif à l'objet [...] et les conditions sociales de production de ce rapport, le monde social qui a fait la spécialité et le spécialiste [...] et l'anthropologie inconsciente qu'il engage dans sa pratique scientifique » (Bourdieu, 2001 a, p. 183). Cette objectivation de « soi cherchant » doit notamment prêter une grande attention à ne pas échouer sur les récifs de l'*illusion biographique*, dérive fictionnelle qui est aussi *illutio*, c'est-à-dire ignorance perpétrée des conditions sociales qui font du chercheur ce qu'il est, l'encombrent de l'adhésion immédiate à la nécessité d'un champ et le maintiennent dans l'illusion nécessaire de lui-même.

Opter pour un positionnement critique, c'est donc d'abord reconnaître l'impératif d'une posture méthodologique qui pose une double nécessité : celle d'une rupture avec la *doxa* (une *dénaturalisation*, l'établissement d'un regard, une distance au monde – Boltanski, 2011), ainsi que celle d'une dialectique empirico-théorique dont le principe premier est celui d'un *concret-pensé* (de la « reproduction du concret par la voie de la pensée » selon la formule de Marx) caractérisant l'*épistémé* de toutes les sciences sociales (et du matérialisme dialectique – Thompson, 1978). Ensuite, à moins d'épouser un point de vue étroitement positiviste, la sociologie relève d'une activité certes spécifique (*i.e.* fondée sur des critères de scientificité), mais également historique, socialisée, répondant à des points de vue « que l'on ne peut justifier intégralement à partir d'un système de raison » (Castel, 2004, p. 76). Le principe qui se trouve au fondement de toute élaboration théorique, c'est d'abord celui de la hiérarchisation du social, c'est-à-dire la possibilité de déterminer « ce qui mérite considération et ce qui semble secondaire du point de vue de la perspective considérée » (de Singly, 2004, p. 24). On ne voit pas très bien par quel miracle les sciences sociales pourraient être exemptes de « l'intrusion de perturbations, d'éléments étrangers au travail du pur *logos* décontextualisé » (Vincent, 2003, p. 39). Le raisonnement sociologique est donc implicitement traversé, tiraillé par un ensemble de valeurs qui, si elles n'empêchent *a priori* aucunement la conduite d'une démarche heuristique, doivent toutefois être clairement choisies et explicitées, autant que scrupuleusement présentées : « Le fait que ces accrochages entre description et normativité soient toujours plus ou moins problématiques ne les disqualifient pas pour autant. C'est une des particularités et un des intérêts de la sociologie d'avoir toujours été une science théorique et appliquée en même temps, d'avoir largement été une science critique, qui porte un

jugement sur la société dans laquelle le sociologue se trouve et qu'il décrit » (Boltanski, 2011).

C'est même, pour Isabelle Kalinowski, le sens véritable que l'on doit prêter à la *neutralité axiologique* qui n'opposerait pas neutralité et engagement, mais neutralité et propagande : « La problématique de la *Wertfreiheit* n'est pas celle de l'existence de valeurs en soi, ou de l'adhésion en soi à des valeurs, mais celle de l'*usage* malhonnête qui peut être fait des valeurs lorsqu'elles sont présentes sans être données comme telles, lorsqu'elles sont (...) connotées, au lieu d'être explicitées et assumées au grand jour » (Kalinowski, 2005, p. 199). Si la neutralité axiologique n'est certainement pas une forme de positivisme inutile, elle n'est pas pour autant autre chose qu'un principe méthodologique garantissant pour partie les conditions de possibilité d'un bon exercice scientifique. Elle n'interdit par ailleurs aucunement que la recherche soit étayée par un appui normatif qu'il s'agit évidemment de préciser :

« Le "juste milieu", précise Max Weber, n'est pas le moins du monde une vérité plus scientifique que les idéaux les plus extrêmes des partis de droite ou de gauche. Nulle part l'intérêt de la science n'est à la longue davantage nié que là où l'on se refuse à voir les faits désagréables et la réalité de la vie dans sa dureté. L'*Archiv [i.e. l'Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik]*, revue fondée par Weber], ajoute-t-il, combattra impitoyablement cette dangereuse illusion qui se figure qu'il est possible de parvenir à des normes pratiques ayant une validité scientifique à la faveur d'une synthèse ou d'une moyenne de plusieurs points de vue partisans » (Weber, 1904, cité in Kalinowski, 2005, p. 197).

Cette fausse opposition entre neutralité et engagement conduit Elias à différencier jugements de valeur *hétéronomes* et jugements de valeur *autonomes* et à relativiser la distinction qui se substitue généralement à cette différenciation depuis l'impératif « wébérien » de non-engagement (Kalinowski – 2005 – précise que le concept ne fut pas importé d'Allemagne au début du siècle, mais des États-Unis durant la guerre froide). La nouvelle coupure se situe entre les sciences « usant de jugements de valeur » et celles qui seraient « étrangères aux valeurs ». Sans doute peut-on même avancer, avec Jean-Marie Vincent, que le propre du sociologue réside, non pas dans sa capacité à répondre aux critères illusoire d'une neutralité axiologique présumant l'existence d'un régime de vérité objectiviste, mais plutôt dans la possibilité de s'interroger à la fois sur le mode de production des connaissances sociologiques, sur les rapports sociaux dans lesquels s'insère la « cognition sociologique », sur le travail sociologique comme composante de la

division intellectuelle du travail et sur ses conditions de réception sociale (Vincent, 2000). Loin de fausser la saisie scientifique de l'objet d'étude, le travail d'objectivation éthiquement fondée va dans le sens d'une clarification des tensions entre *discussion scientifique des faits* et *raisonnement axiologique*, tensions qui traversent l'activité sociologique. Il permet de préciser les cadres généraux prévalant à la problématisation ainsi qu'à l'élaboration conceptuelle et balise dans un même mouvement la façon dont il pourrait être utile au-delà des frontières de la discipline.

Sans ambiguïté, c'est en producteur de savoirs spécifiques s'appuyant sur une démarche analytique de type scientifique, mais éthiquement fondée sur « une méfiance totale à l'égard des normes de conduite que la vie sociale, telle qu'elle est organisée, fournit à l'individu » (Horkheimer, 1974, p. 8), qu'il semble le plus heureux, au sociologue critique, de pratiquer les sciences sociales. Il ne s'agit donc d'endosser, ni le costume trop large du chercheur positiviste réfugié dans son improbable tour d'ivoire le prévenant du normatif, ni celui trop étroit de l'expert acritique conseiller du prince et cautionnant la reproduction de l'ordre social établi, ni même celui, pourtant à la mode bien que fort mal taillé, du médiateur-pacificateur compréhensif qui noie les conflits dans les *eaux tièdes du consensus* ou de la *neutralité engagée* « permettant aux uns de comprendre les raisons des autres, et réciproquement [...] et ainsi de transformer leurs différends [...] en litiges » (Heinich, 2002, p. 125). S'engager par la neutralité consisterait ainsi « à produire de l'action – et non pas seulement du savoir – par la mise en évidence des cohérences, des logiques, des liens qui, au-delà des oppositions, rendent possible sinon un accord, du moins un dialogue et peut-être l'invention de compromis acceptables » (Heinich, 2002, p. 126). Il s'agit certes de produire de l'action, mais l'option du *compromis acceptable* n'est-elle pas l'affirmation d'une normativité qui ne dit pas son nom, comme d'ailleurs dans le cas du sociologue porte-parole « qui ne dévoile pas », mais représente *via* un travail de « performance » (Callon, 1999) ? La critique préfère le *battle dress* du sociologue de terrain qui, s'il est principalement équipé d'armes théoriques et méthodologiques qui lui assurent, *in concreto*, une pleine efficacité scientifique, est également doté d'une précieuse boussole sociale qui lui permet d'arpenter le champ de bataille social et scientifique, et de s'orienter, dans une perspective d'émancipation, sur les objectifs stratégiques et les combats à mener en rapport avec les inégalités sociales, les luttes idéologiques, les phénomènes de

précarisation, les processus d'exploitation ou les logiques de dominations économique, politique ou culturelle.

Une sociologie engagée

Si la sociologie critique est si peu confortable, c'est qu'elle met en avant une exigence de normativité progressiste qui, *a minima*, relativise les faits sociaux qu'elle étudie. Mais à l'instar du marxisme, elle peut aussi offrir « une analyse du monde social et, [en creux], un projet politique qui permet d'imaginer les contours d'un autre monde possible » (Keucheyan, 2010, p. 32). Son aspect le plus dérangeant tient donc surtout au fait qu'elle considère l'activité sociologique sous un rapport politique dont la nécessité serait de fournir des appuis pouvant armer les individus pour comprendre et remettre en cause le bien-fondé de leur réalité sociale, c'est-à-dire « majorer la puissance collective du plus grand nombre » (Vincent, 2000, p. 100). Pour le moins éloignée d'une sociologie qui « sert d'abord à ceux qui la servent et qui s'en servent » (Grignon, 2004, p. 119) ou qui se contenterait d'être dans un registre (analytico-)descriptif (Heinich, 2002), la sociologie critique exerce un droit de citoyenneté en participant de l'effort de construction d'une société émancipée où les individus seraient dégagés des logiques allant à l'encontre de leur autoréalisation. Ce que revendique la sociologie critique, c'est la nécessité d'une réflexion théorique combinée à une morale pratique qui fonde, pour reprendre les termes de Max Horkheimer, un « intérêt de connaissance émancipatoire ». Il s'agit donc d'être attentif aux conditions concrètes d'existence dans ce qu'elles ont d'injuste, d'illusoire ou d'aliénante afin de proposer des outils de compréhension de l'objectivité sociale qui donnent aussi des raisons de peser sur le réel et de modifier les rapports sociaux.

La démarche critique est ainsi attentive à l'unité des diverses dimensions de la vie sociale en ce qu'elles expriment possiblement en leur singularité, des formes de domination qui entretiennent cependant quelque relation entre elles. C'est notamment, alors qu'il était « minuit dans le siècle », ce qui lui a permis d'expliquer que le prolétariat ne pouvait accomplir la mission historique que lui avait prédite la philosophie de l'histoire marxiste et « d'avancer qu'un tel phénomène historique, dont l'accession du national-socialisme au pouvoir constituait l'illustration la plus tragique, ne pouvait pas s'expliquer seulement par l'économie politique ou la théorie de l'idéologie, mais renvoyait également à des ressorts psychosociaux et culturels

spécifiques » (Renault & Sintomer, 2003, p. 12). Comme le note Boltanski, tandis que la sociologie non critique « se donne pour objet des *sociétés* », quand celles-ci ne sont pas considérées comme ayant plus simplement disparu, « les théories de la domination, en prenant appui sur les descriptions sociologiques, construisent un autre genre d'objet que l'on peut désigner comme des *ordres sociaux* » (Boltanski, 2009, p. 17-18). De l'analyse des phénomènes de *réification* à celle des *industries culturelles* en passant par celle des *habitus*, la perspective critique s'est ainsi donnée pour objet, avec plus ou moins de succès, de considérer les « formules génératrices » des modalités de domination sociale et de leurs éventuelles contradictions.

Mais s'intéresser à une « totalité », c'est aussi apprendre à préserver « l'intention unifiante aussi bien de la pétrification dogmatique que du naufrage dans l'empirisme technique » (Horkheimer, 2009, p. 68). Si ce second travers (la naturalisation des relations sociales) a toujours été maintenu à distance par les sociologies critiques, le premier défaut a toutefois marqué nombre de développements théoriques d'une partie des écrits de l'École de Francfort, postulant, souvent depuis un « hyperpessimisme », un arraisonnement complet de la réalité sociale par la raison instrumentale, une *unidimensionnalité* (Marcuse) ou encore la colonisation des *mondes vécus* par le *système* (Habermas). On a également pu reprocher à la sociologie bourdieusienne une telle tendance, versant dans le misérabilisme (culturel), développant une vision des agents qui ne seraient que des *cultural dopes* baignés d'illusion quant à leur condition d'existence, et conformant, *in fine*, la réalité sociale concrète à des exigences théoriques qui expliciteraient les choses avant même d'avoir interrogé le terrain. Cette critique est aujourd'hui parfaitement connue et nous ne développerons pas davantage ce point. Horkheimer lui-même voyait dans le holisme surplombant une déféctuosité dont il fallait se prémunir, mais cela ne vaut pas injonction à l'abandon du projet originel qui est de mettre au jour la potentielle unité des formes de domination sociale au-delà de leurs spécificités. Dans *De la critique* (2009), Boltanski insiste particulièrement sur ce point et décrit son ouvrage comme une entreprise pour construire un modèle analytique *positif*, c'est-à-dire susceptible de prendre en compte les capacités critiques des acteurs sociaux (reconnaître un crédit relatif à leur sens moral/de la justice), mais aussi d'établir un horizon normatif de portée plus large que celui relevant des nécessités d'ajustement pratique portée par ces critiques locales indigènes. Si, par exemple, la *domination masculine* n'est pas le fait du capitalisme, il n'en reste pas moins vrai que cette forme de subordination est cependant marquée

par son empreinte. La pleine compréhension de la domination masculine passe par l'analyse du rôle qu'elle tient dans les sociétés capitalistes avancées et du rapport qu'elle entretient avec les autres formes de domination s'exerçant par ailleurs et qui lui sont sous certains aspects homologues : « Lorsque les classes sont perçues comme racées et sexuées, les analyses en termes de genre ou de race ne constituent pas des ajouts accessoires ou des suppléments d'âme : l'articulation de l'ensemble est fondée sur la relation intime entre exploitation et oppression modelée par la domination du Capital » (Bensaïd, 2001 a, p. 36).

Sans doute est-il utile de préciser que les formes structurelles de domination sont plurielles dans leur effectivité, puisque travaillées par le corps social. Sujets individuels et collectifs produisent des comportements différenciés dont la variabilité dépend de leurs singularités plurielles (dispositions, identités, sentiments, etc.) et des situations concrètes qui cadrent leurs interactions. En conséquence, il ne peut être question « de bâtir une théorie totalisante de la société, car ce serait supposer qu'il y a une harmonie entre le général et le particulier, et ce serait nier les discontinuités et les médiations brisées entre les rapports sociaux et les individus » (Vincent, 2005, p. 50). Notamment, la diversité idiosyncrasique ne doit pas être gommée par une approche par trop économiciste qui déterminerait « en dernière instance » tous les rapports sociaux. Mais sa prise en compte ne doit pas, inversement, conduire à un *individualisme ontologique* dont le principe serait de toujours considérer, derrière les structures sociales et les agencements collectifs, l'individu-monade et la « réalité » de l'action individuelle. Une voie médiane consiste à partir du postulat que « le rapport d'exploitation reste central dans la dynamique sociale actuelle, à condition de ne pas le réduire à la sphère de la production, mais de le concevoir dans toutes les dimensions de la reproduction sociale » (Bensaïd, 2001 b, p. 42). Sans verser dans le subjectivisme d'une certaine sociologie compréhensive, il faut par exemple reconnaître l'intérêt qu'il y a à considérer la part d'autonomie des sujets dans sa dialectique avec les macrostructures qui charpentent les rapports sociaux. Il ne s'agit donc pas d'accorder une absolue primauté à la totalité, mais d'envisager les faits sociaux comme historiquement ancrés, en adoptant un point de vue qui les recontextualise dans une structure sociale globale. La gageure est alors de prendre en compte avec un égal intérêt *mondes vécus* et *système* (Habermas) afin d'évaluer les déclinaisons variables des rapports qu'ils entretiennent. Il s'agit donc de ne jamais perdre de vue la dialectique entre les conduites microsociales

et les orientations macrosociales, entre l'histoire-faite-corps et l'histoire-faite-chose, les dispositions et les (hors-)champs (Bourdieu), les expériences personnelles et les enjeux collectifs de structure sociale (Thompson), la communauté de la classe et la classe de la communauté (Harvey).

Cette perspective entend également renouer avec l'une des exigences de la Théorie critique qui est d'envisager les potentialités d'*émancipation* et de considérer, à l'instar de la *micrologie* adornienne de *Minima moralia* (1991), que c'est à l'individu (organisé collectivement) que revient une part non négligeable du potentiel protestataire et des possibilités libératrices de la société. La violence du monde tel qu'il va, ne doit pas conduire à la résignation ou à la fatalité, mais au contraire, être susceptible de réarmer la critique et d'apporter quelque raison d'agir aux sujets. Les souffrances et les mélancolies de ces derniers doivent être au fondement de la théorisation et de la pratique sociologique (ce qui suppose aussi qu'ils puissent s'exprimer ou être saisis) dans une forme de réflexivité avec la société : « Les théories critiques se nourrissent de ces critiques ordinaires, même si elles les élaborent différemment, les reformulent et sont destinées à y faire retour, puisqu'elles ont pour visée de rendre la réalité inacceptable et, par là, d'engager les personnes auxquelles elles s'adressent dans des actions qui doivent avoir pour résultats d'en changer les contours » (Boltanski, 2009, p. 20-21). Boltanski désigne par le terme *métacritique* les positions qui s'orientent vers la critique d'un ordre social saisi dans sa globalité. Il entend distinguer ainsi ces approches des prises de position qui sont produites par les sujets eux-mêmes dans le cours de leur existence, ainsi que de celles qui, qualifiées d'« expertes », se contentent de remettre en cause une dimension très singulière des relations sociales sans que cet engagement ne soit cadré par une problématisation plus ambitieuse du contexte social au sein duquel ces faits sociaux s'enracinent pourtant. On retrouve là, peu ou prou, les éléments identitaires mis en avant par Horkheimer pour qualifier la Théorie critique. Mais pour le sociologue français, cet effort de distinction l'amène à effectuer une seconde discrimination entre *extériorité simple* et *extériorité complexe*, afin de bien séparer l'opération sociologique de description de la société et l'opération critique adressée à un ordre social. Par ce geste, il réaffirme, d'une part, la nécessité qu'ont les sciences sociales de s'affranchir de l'expertise et de se définir « en posant la possibilité d'un projet de description qui serait celui d'une anthropologie sociale générale [...] depuis une position d'extériorité » et, d'autre part, l'aspect normatif de l'approche critique, laquelle, pour être justement

critique, a nécessité « de se donner, selon des modalités qui peuvent être inégalement explicites, les moyens de porter un jugement sur la valeur d'ordre social qui fait l'objet de la description » sociologique (Boltanski, 2009, p. 24-25).

La perspective sur laquelle la critique fait fond porte une grande attention à la dialectique de l'existence et de la conscience, de l'objectif et du subjectif, du matériel et de l'idéal, de la vie et de l'esprit, du collectif et de l'individuel. Le saisissement de cette dialectique se nourrit généralement d'une attention première (mais non exclusive) pour les formes d'exploitation, les rapports sociaux de production, l'économie politique, etc. Cette primauté est nécessaire, car c'est elle qui cadre les rapports au monde et à l'existence, et fournit les principes de vision et de division renvoyant à la structure d'ensemble et à la reproduction sociale. Mais comme nous l'avons déjà remarqué, elle n'est pas synonyme, tant s'en faut, d'un désintérêt pour les différentes formes de liens sociaux à l'œuvre, notamment parce que ces liens sont aussi l'expression de conditions sociales. Leur étude permet de mieux comprendre la manière dont s'exercent la plupart des dominations qui ne sont pas fondées sur la coercition, ni même forcément sur l'obéissance à des règles, mais sur les principes de régulation de la pratique et la dimension symbolique de l'ordre social (des rapports – sociaux – de sens). Comme le note une nouvelle fois Boltanski, l'approche critique aborde généralement « les asymétries sous un rapport particulier qui est celui de la *méconnaissance* [et non de l'*ignorance*] par les acteurs eux-mêmes de l'exploitation dont ils font l'objet et surtout des conditions sociales qui rendent possible cette exploitation et, par conséquent aussi, des moyens par lesquels ils pourraient la faire cesser » (Boltanski, 2009, p. 27). La critique étudie donc des faits sociaux qu'elle met en regard des conditions sociales d'existence qui cadrent la quotidienneté des sujets et des manières par lesquelles les cadres de socialisation exercent une pression sur ce présent et cette quotidienneté. Notamment, il apparaît important de « reprendre l'analyse de la présence au monde, mais en l'historicisant, c'est-à-dire en posant la question de la construction sociale des structures ou des schèmes que l'agent met en œuvre pour construire le monde » (Bourdieu, 1997, p. 175). Une perspective critique doit ainsi considérer avec attention la coproduction de l'« objectif » (le social objectif) et du « subjectif » (le social subjectivé), des rapports sociaux et des rapports de sens, parce qu'« une théorisation critique en sociologie ne peut pas ne pas prendre en charge cet ancrage des pratiques dans un univers social symbolique pré-constitué et dans des schémas récurrents de comportements ».

Toutefois, la construction sociale de la réalité « ne peut se faire sans de nombreuses interférences du symbolique cristallisé dans les dispositifs et agencements abstraits du capital. [...] Il n'y a pas de rapports aux autres et au monde matériel qui ne soient médiatisés par des relations d'appréciation/dépréciation » (Vincent, 2000, p. 95). Ces médiations symboliques permettent par exemple de récupérer les idéaux émancipateurs et de les convertir en idéologie, travaillant alors à fonder en raison un ensemble d'inégalités produites par l'ordre social.

Conclusion

La question de la fonction sociale des disciplines scientifiques est une interrogation centrale, tout particulièrement pour la pratique sociologique. La production scientifique en sciences sociales ne sert-elle qu'à reproduire le champ qui la porte, quand bien même celle-ci travaillerait à maintenir son autonomie ? La sociologie ne devrait-elle pas avoir plutôt pour utilité sociale de mettre au jour les diverses formes de domination (illusions, injustices, aliénations) et d'armer culturellement les dominés à des fins d'émancipation ? Il est évidemment concevable que l'on puisse considérer la chose autrement que sous cet angle, mais pour le sociologue critique, l'activité sociologique doit être indexée à une morale sociale à la recherche d'effets pratiques : « La demande sociale n'est pas non plus seulement la commande sociale qu'adressent les mandataires officiels préposés aux questions de société, il faut aussi savoir la lire à travers les révoltes sans paroles et le désarroi de ceux qui sont condamnés à vivre comme un destin ce qui leur arrive, alors qu'il y a bien à cela quelques raisons dont la sociologie a quelque chose à dire » (Castel, 2004, p. 72).

Pierre Bourdieu considérait que la sociologie était une façon de continuer par d'autres moyens la politique. Les approches critiques considèrent en effet que faire science est une forme de participation au politique (au sens de *politics*), notamment en contribuant à l'articulation des demandes variées et possiblement contradictoires d'émancipation, sachant par ailleurs que les sciences sociales ne sauraient constituer qu'une des multiples ressources du politique qui ne relève lui-même ni d'une compétence particulière, ni d'une science spécifique. Il n'y a en effet rien de plus discutable et de plus élitiste que de faire passer la sociologie en tant que science pour la substance même du politique en tant que stratégie, parodie qui relève de « l'illusion typique de *lector*, qui peut tenir le commentaire

académique pour un acte politique ou la critique des textes pour un fait de résistance, et vivre les révolutions dans l'ordre des mots comme des révolutions radicales dans l'ordre des choses » (Bourdieu, 1997, p. 10). Ni conseiller du prince ni membre du parti des sociologues ou de la *République des savants*, le sociologue critique contribue, en tant que *committed scholar*, à la connaissance des phénomènes sociaux en mettant notamment au jour les conditions concrètes de construction des « rapports de vérité » du social et (donc) du politique. *A minima*, l'activité critique est donc une entreprise de défétichisation des rapports sociaux et des mythologies qui fondent au sein des sociétés capitalistes avancées les divisions arbitraires de l'ordre social. Elle est également, dans certaines conditions, une activité politique, au sens où elle peut/doit donner des raisons d'agir pour peser sur le réel et modifier les rapports sociaux. Car, « c'est en élevant le degré de nécessité perçue et en donnant une meilleure connaissance des lois du monde social que la science sociale donne le plus de liberté. Tout progrès dans la connaissance de la nécessité est un progrès dans la liberté possible » (Bourdieu, 1984, p. 44). Reste à actualiser ledit possible et il en va alors de la mission du politique. Plus modestement, il s'agit d'envisager la participation à cette « nécessité d'élévation du degré perçu » de différentes manières : en participant à l'espace public spécifique des sciences sociales (conférences, publications, etc. – sans avoir aucune illusion quant à l'opportunité réelle d'appropriation de ces connaissances par des non-spécialistes), en intervenant sous certaines conditions au sein de l'espace public médiatique et, plus sûrement, en investissant ce qu'Oskar Negt et Alexander Kluge appellent *l'espace public oppositionnel* (Negt, 2007), c'est-à-dire des espaces collectifs où, d'une part, il existe une demande explicite pour l'acquisition de connaissances critiques et, d'autre part, où celles-ci tendent à se transformer plus aisément en des formes d'expression publique plus directement politiques. Le sociologue critique envisage ainsi son rôle comme celui d'un citoyen participant de dynamiques politiques, favorisant le débat sur l'ordre social, le bien commun et ses valeurs. Dans cette perspective, l'imagination sociologique se doit d'être au service de l'action collective dans l'objectif de former et de consolider ce que Charles Wright Mills nommait des « collectivités autodidactes » ou ce que Bourdieu envisageait comme une *contribution* à un « travail collectif d'invention politique » (Bourdieu, 2001 *b*). Il s'agit donc d'être, comme le suggérait Horkheimer, « pessimiste théorique » et « optimiste pratique ». C'était aussi ce qu'affirmait Antonio Gramsci quand il faisait nécessité de coupler le « pessimisme de la raison » à l'« optimisme de la volonté ».

Bibliographie

- Adorno T. W. & Horkheimer M.** (1974), *La Dialectique de la raison*, Paris, Gallimard.
- Adorno T. W.** (1991), *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, Paris, Payot.
- Aguiton C. & Bensaïd D.** (1997), *Le Retour de la question sociale. Le renouveau des mouvements sociaux en France*, Lausanne, Page Deux.
- Anderson P.** (1976), *Considerations on Western Marxism*, London, New Left Books.
- Bensaïd D.** (2001 a), *Les Irréductibles. Théorèmes de la résistance à l'air du temps*, Paris, Textuel.
- Bensaïd D.** (2001 b), « Critique marxiste et sociologies critiques », *ContreTemps*, n° 1, p. 31-46.
- Boltanski L.** (2008), *Rendre la réalité inacceptable. À propos de la production de l'idéologie dominante*, Paris, Demopolis.
- Boltanski L.** (2009), *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard.
- Boltanski L.** (2011), « Le Pouvoir est de plus en plus savant. Entretien avec Luc Boltanski par Nicolas Duvoux », *La Vie des idées* [En ligne], janvier 2011, consulté le 07 juillet 2011. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Le-pouvoir-est-de-plus-en-plus.html>
- Bourdieu P.** (1980), *Le Sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit.
- Bourdieu P.** (1984), *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit.
- Bourdieu P.** (1997), *Méditations pascaliennes*, Paris, Le Seuil.
- Bourdieu P.** (2001 a), *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir.
- Bourdieu P.** (2001b), *Contre-feux 2*, Paris, Liber.
- Bourdieu P.** (2003), « L'objectivation participante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 150, p. 43-58.
- Bouveresse J.** (1999), *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Paris, Raisons d'agir.
- Callon M.** (1999), « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel délogé : la double stratégie de l'attachement et du détachement », *Sociologie du travail*, n° 41, p. 65-78.
- Castel R.** (2004), « La sociologie et la réponse à la demande sociale », in B. Lahire (dir.), *À quoi sert la sociologie ?*, Paris, La Découverte, p. 67-77.
- Corcuff P.** (2003), *Bourdieu autrement. Fragilités d'un sociologue de combat*, Paris, Textuel.
- Elias N.** (1991), *La Société des individus*, Paris, Fayard.
- Fischbach F.** (2009), *Manifeste pour une philosophie sociale*, Paris, La Découverte.
- Grignon C.** (2004), « Sociologie, expertise et critique sociale », in B. Lahire (dir.), *À quoi sert la sociologie ?*, Paris, La Découverte, p. 119-135.
- Harvey D.** (2003), *Paris, Capital of Modernity*, London, Routledge.
- Heinich N.** (2002), « Pour une neutralité engagée », *Questions de communication*, n° 2, p. 117-127.
- Heinich N.** (2009), *Le Bêtisier du sociologue*, Paris, Hourvari.
- Honneth A.** (2003), « La critique comme mise à jour. La Dialectique de la raison et les controverses actuelles sur la critique sociale », in E. Renault, Y. Sintomer (dir.), *Où en est la théorie critique ?*, Paris, La Découverte, p. 59-73.
- Horkheimer M.** (1974), *Théorie traditionnelle et théorie critique*, Paris, Gallimard.
- Horkheimer M.** (2009), *Théorie critique*, Paris, Payot.
- Kalinowski I.** (2005), « Leçons wébériennes sur la science et la propagande », in M. Weber, *La Science, Profession et Vocation*, Paris, Agone, p. 61-286.
- Keucheyan R.** (2010), *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques*, Paris, La Découverte.
- Lapeyronnie D.** (2004), « L'académisme radical ou le monologue sociologique. Avec qui parlent les sociologues ? », *Revue française de sociologie*, vol. 45, n° 4, p. 621-651.
- Latour B.** (2006), *Changer de société. Refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.
- Martuccelli D.** (2002), *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard.
- Marx K. & Engels F.** (1981), *Le Manifeste du Parti communiste*, Paris, Nathan.
- Negt O.** (2007), *L'espace public oppositionnel*, Paris, Payot.
- Olin Wright E.** (2010), *Envisioning Real Utopias*, London, Verso.
- Renault E. & Sintomer Y.** (dir.) (2003), *Où en est la théorie critique ?*, Paris, La Découverte.
- Singly F. (de)** (2004), « La sociologie, forme particulière de conscience », in B. Lahire (dir.), *À quoi sert la sociologie ?*, Paris, La Découverte, p. 13-42.
- Thompson E. P.** (1963), *The Making of the English Working-Class*, New York, Pantheon Books.
- Thompson E. P.** (1978), *The Poverty of Theory: or an Orrery of Errors*, London, Merlin Press.
- Touraine A.** (1992), *Critique de la modernité*, Paris, Fayard.
- Touraine A. et alii** (1996), *Le Grand Refus. Réflexions sur la grève de décembre 1995*, Paris, Fayard.
- Vandenbergh F.** (1997), *Une histoire critique de la sociologie allemande*, t. I, Paris, La Découverte/Mauss.
- Vandenbergh F.** (1998), *Une histoire critique de la sociologie allemande*, t. II, Paris, La Découverte/Mauss.
- Vincent J.-M.** (2000), « Les conditions de possibilité d'une sociologie critique », *Contretemps*, 1, p. 91-100.
- Vincent J.-M.** (2003), « Sciences sociales et superficie de la société », *Variations*, n° 4, p. 39-56.
- Vincent J.-M.** (2005), « La théorie critique n'a pas dit son dernier mot », *Variations*, p. 48-53.
- Weber M.** (1971), *Le Savant et le Politique*, Paris, UGE.